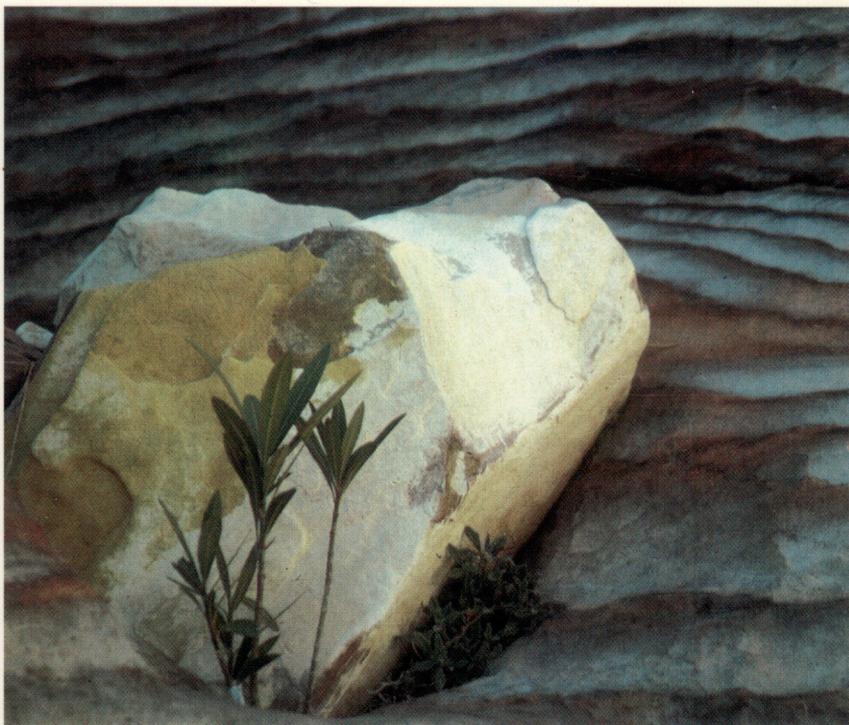


L'inattendu

Charles Juliet



P.O.L



20013:13.02.92

L'Inattendu

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions P.O.L

L'Année de l'éveil, *recit* (Grand Prix des Lectrices de *Elle*, 1989)

Affûts, *poèmes*

Dans la lumière des saisons.

Aux éditions Hachette

Journal I

Journal II

Journal III.

Aux éditions Fata Morgana

Rencontres avec Bram Van Velde

L'œil se scrute, *poèmes*

Fouilles, *poèmes*

Approches, *poèmes*

L'Inexorable, précédé de Trop ardente, *poèmes et aphorismes*

Rencontre avec Samuel Beckett

Ce pays du silence, *poèmes*.

Aux éditions Arfuyen

L'Autre Chemin, *poèmes*

Bribes pour un double.

Aux éditions Maeght

Bram Van Velde, *monographie* (en collaboration avec Jacques Putman).

Aux éditions Fernand Hazan

Giacometti.

Aux éditions L'Échoppe

Accords

Entretien avec Pierre Soulages.

Aux éditions Fourbis

Pour Michel Leiris

L'Incessant

Écarte la nuit, *théâtre*.

Charles Juliet

L'Inattendu

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1992
ISBN : 2-86744-176-6

Humus

Elle est sa maîtresse depuis trois ans. Il est fou d'elle. Aucune femme ne saurait lui être comparée. Elle est la plus belle du village. La plus belle et la plus élégante. Il ne cesse de penser à elle, à sa silhouette, son visage, son regard, ses lèvres, sa poitrine, à ses mains qui sont blanches et fines.

Quand elle s'adresse à lui, il est dans un tel trouble qu'il ne peut balbutier un mot. Elle fronce alors les sourcils, et ses grands yeux verts se chargent d'une interrogation inquiète. Sous ce regard, son trouble se mue en angoisse, et il bafouille n'importe quoi. Elle hoche la tête, pose avec tendresse sa main sur sa tête ou lui caresse la joue. Il se mord les lèvres de crainte que son secret ne lui échappe.

Il voudrait hâter la marche du temps afin d'être un jour admis à vivre auprès d'elle. Le soir, dans sa famille, quand les autres sont tous assis devant la cheminée où brûlent d'énormes bûches de châtaignier, il s'étend sur le vieux canapé, presse son visage dans un angle et s'abandonne à ses rêves. Le plus souvent, la scène se présente ainsi : le fauteuil est rouge, et lui, il est assis sur ses genoux. Elle parle de sa voix claire et il l'écoute,

follement heureux, le visage enfoui dans la douceur de ses seins.

Peu avant les grandes vacances, il apprend incidemment qu'à la rentrée, elle enseignera dans une autre école, qu'il ne la verra plus.

Le dernier jour, il ne se rend pas en classe. Il n'aurait pas le courage de lui dire adieu. Il va marcher au fond des bois. Il a idée de se perdre, de mourir, de se faire dévorer par des bêtes.

Il est rare que l'enfant désobéisse, mais parfois, en fin de matinée ou d'après-midi, il se sauve et va se planter devant la boucherie, à une centaine de mètres de la ferme. Il aime assister à la sortie de l'usine, voir la rue pleine de monde, dire bonjour aux hommes et aux femmes qu'il connaît. Il arrive même qu'il s'attarde un peu trop et oublie l'heure du repas. Lorsqu'il rentre, pour le punir, on lui fait croire que sa mère s'est enfuie. La douleur qu'il éprouve le rend comme fou, et courant et sanglotant, il se met alors à la chercher partout. Lorsqu'il la retrouve, cachée dans un placard ou derrière la porte de l'écurie, il la frappe à coups de poing ou se jette contre elle, presse sa tête contre son ventre et l'étreint de toutes ses forces.

Une de ces maladies de l'enfance qui l'a laissé affaibli. Les autres sont à l'église où ils assistent à la messe. Par la fenêtre, il contemple longuement ces diamants que le soleil fait scintiller dans la neige. Une mésange se pose tout près, et il l'observe avec émotion, retenant son souffle. La mère prépare le repas. Il s'ennuie, frissonne. Il dispose une chaise entre la cuisinière et l'alcôve, devant la caisse à bois. La mère le prend sur ses genoux, et il s'abandonne, laisse peser sa tête dans le creux de son bras. Le tic-tac de l'horloge. Le feu qui ronfle. La bonne odeur de la soupe qui mijote. Dehors, la neige, le froid, les oiseaux qui meurent. La mère le berce en chantonnant. Il joue à palper et mollement pincer la peau de son coude. Yeux clos, à demi assoupi, il se recroqueville, presse son visage contre elle, et bien qu'il soit grand, peut-être pourrait-elle lui donner un peu de son lait.

La gravité de son regard. La douceur de sa voix. La bonté de ses seins...

Il dérive, glisse, s'enfouit toujours plus profondément dans la moelleuse tiédeur dont elle l'enveloppe, et insensiblement, il remonte dans sa nuit, se fond

en elle, reste blotti dans la chaude intimité de ses flancs.

Bien plus tard, devenu adulte, alors qu'il ne pouvait se défaire de la hantise du temps et de la mort, il s'est souvent remémoré cet instant. Délivré de la peur, il avait vécu là l'essence du bonheur, de la joie — une joie inoubliable, extrême, absolue, une joie telle qu'aucune autre ne pourrait lui être comparée — et lorsque ce souvenir resurgissait, soit il en recevait de la lumière, soit il était pris de nostalgie, sombrait dans des humeurs moroses.

Ils sont dix à vivre dans cette cuisine qui n'est pas des plus grandes. Pour faire ses devoirs ou apprendre ses leçons, l'enfant a du mal à trouver un coin de table et ne pas se laisser distraire par les conversations, le bruit des seaux, les frères et les sœurs qui chantent ou se chamaillent.

Souvent, dans ses prières, il demande à tomber malade. Il pourrait ainsi rester seul avec sa mère pendant que les autres seraient à l'école ou au travail. Mais le Bon Dieu ne lui a jamais donné satisfaction et il pense à lui avec rancune.

La neige s'est mise à fondre. Au cours de la nuit, la température a brusquement chuté, et le matin, les rues du village sont couvertes d'une épaisse couche de glace.

Il enfila de vieilles chaussettes sur ses galoches et va faire des commissions. La rue qu'il lui faut emprunter est extrêmement pentue, et alors qu'il monte, un homme la descend.

Soudain, l'homme glisse, tombe, et la bouteille se brise qu'il tenait précautionneusement sous son bras. Il jure, se relève, tombe à nouveau, retire vivement sa casquette et la presse contre le sol, devant ses genoux, pour retenir ce qui coule le long de la pente. Tandis que l'odeur de l'eau-de-vie lui parvient, l'enfant voit l'homme se plaquer sur la glace et laper en toute hâte le précieux liquide.

Pierrot est toujours à traîner par les rues où il passe son temps à commettre les pires bêtises. Il habite le même quartier que l'enfant et a quelques années de plus que lui. L'enfant sait qu'il ne doit pas le fréquenter, mais bien souvent, il lui est impossible de l'éviter.

Pierrot prend plaisir à brutaliser l'enfant et à lui faire toutes sortes de misères. Par exemple, il le contraint à se coucher dans des orties, le pousse à sauter du haut d'un toit, ou à dévaler une côte sur un vélo dépourvu de freins.

Une fois, alors qu'il mange lui-même un long et gros ver de terre, il met l'enfant au défi d'avalier une limace. Ou bien il l'enferme dans une cave, lui glisse un crapaud sous sa chemise, lui jette une couleuvre vivante dans les jambes.

Un jour, ils se retrouvent au premier étage d'une grange. La moitié du plancher a été retirée et ils s'amuse à sauter d'une poutre à l'autre. Dessous, c'est le trou noir.

Pour corser le jeu, Pierrot décrète qu'il faut faire un grand bond, se rétablir non sur la poutre la plus

proche, mais sur la suivante. Et sans attendre, il effectue le premier saut.

L'enfant hésite, doute de pouvoir réussir un tel bond. Dans la seconde qui suit, c'est la litanie qu'il connaît bien : ô-le-dé-gon-flé, ô-le-dé-gon-flé...

L'enfant plie les jambes, donne une impulsion, s'élançe. Mais à l'arrivée, son pied s'enfonce dans le vide, son visage s'écrase sur la poutre, et il disparaît dans le noir.

Pierrot s'enfuit. De longues minutes plus tard, quand l'enfant revient à lui, il est étendu sur des sacs de son.

Il sort de la grange en se tenant la tête. Il est horrifié par ce sang qui lui poisse les mains. Il pense aussitôt à sa mère, à la frayeur qu'elle aura.

Penché en avant, ses mains pressant son visage, il se dirige à petits pas vers la fontaine.

La rivière descend des montagnes et court au pied d'une haute colline sombre, couverte de bois. Elle n'est large que de quelques mètres, mais à cette époque de l'année, elle est en crue. Coupée çà et là par de petites chutes, sa pente est irrégulière, et ses eaux troubles bouillonnent en grondant.

Il a peur de cette rivière. D'autant que depuis l'hiver, il ne peut se défaire de la vision de cette femme morte, au corps raidi par le gel, qu'on avait ramenée chez elle sur une brouette. Pendant des jours, des hommes l'avaient cherchée, et ils avaient fini par la trouver plus en aval, dans un coude de la rivière où les eaux étaient prises par la glace. Depuis, il ne cessait de faire des cauchemars dans lesquels la rivière donnait toujours la mort.

A l'aide d'un râteau, sa mère étend la terre des taupinières. Il s'ennuie. L'idée lui vient soudain de vérifier, à l'aide d'un bâton, si les piquets de la clôture ont été plantés à des intervalles bien réguliers. Il se livre avec grand soin à cette opération, et sans y avoir prêté attention, se trouve bientôt au bord de la rivière. Lorsqu'il en prend conscience, il veut fuir. Mais il

C' est un petit paysan, un enfant sensible, attachant. Il découvre le monde des adultes, la vie, la peur, la tendresse. Il se livre à ses premières expériences, douces-amères, ou tragiques.

Enfant de troupe, il connaît la solitude, l'ennui, la cruauté de certains chefs mais aussi l'amitié.

Plus tard, avec le retour à la vie civile, c'est une autre solitude, une autre forme d'ennui et de désespoir.

Mais il y aura cette ouverture, cette lumière possible que suggère une rencontre inattendue : l'épilogue, longtemps après, de *L'Année de l'éveil*.



9 782867 441769

Photo : John Foley
Maquette : Jacqueline Michel
921405-7 Imp. en France 02-92

ISBN : 2-86744-176-5



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS

95 F